

ÉRIC FAUQUET

JOURNÉE D'ÉTUDES DE LYON DE NOVEMBRE 1996

VICTOR COUSIN HOMO THEOLOGICO-POLITICUS

Philologie, philosophie, histoire littéraire

A l'occasion d'une Journée d'études organisée grâce à l'Unité de recherche « LIRE »-C.N.R.S. / Universités de Lyon II et de Grenoble III, à son directeur Philippe Régnier, on a voulu soutenir que Victor Cousin, philosophe et philologue, est bien le contemporain capital d'un moment de la république des lettres, « spiritualiste », antérieur au positivisme. Ce pourquoi il a fallu convoquer non seulement la philosophie mais aussi la science politique, l'histoire littéraire, l'histoire de la philologie... Il fallait le concours de toutes ces volontés, pour retrouver le sens de la hiérarchie entre les disciplines dans l'organisation cousinienne de l'Université, pour redécouvrir peut-être l'origine de la philosophie universitaire française, cette alliance *éclectique* de la philosophie générale et de l'histoire de la philosophie.

Contributions de Eric Fauquet, Antony Mc Kenna, Perrine Simon-Nahum, Jean-Pierre Cotten, Jean-Jacques Goblot, Benoît Le Roux, Corinne Delmas, Camille Aubaud, Philippe Régnier, Patrice Vermeren.

Collection « Philosophie, épistémologie »

ISBN : 2-84174-080-3

155 F

ÉDITIONS
KIMÉ



9 782841 740802

SOMMAIRE

Cousin <i>homo theologico-politicus</i> par <i>Éric Fauquet</i>	7
Victor Cousin interprète de Pascal par <i>Antony Mc Kenna</i>	19
Cousin et Schleiermacher par <i>Perrine Simon-Nahum</i>	37
Le Cours du semestre d'hiver 1819-1820. Problèmes d'édition et d'interprétation par <i>Jean-Pierre Cotten</i>	53
Jouffroy et Cousin par <i>Jean-Jacques Goblot</i>	69
Cousin au regard des catholiques. Quatre adversaires des années 1850-1863 : Veuillot, Pontmartin, Nicolas, Barbey d'Aurevilly. par <i>Benoît Le Roux</i>	83
D'une autonomisation au sein de l'Académie des sciences morales et politiques par <i>Corinne Delmas</i>	117
Publier les lettres de femmes à Victor Cousin ? par <i>Camille Aubaud</i>	157
Victor Cousin et l'histoire littéraire de la France par les femmes du XVII ^e siècle par <i>Philippe Régnier</i>	177
Note bibliographique par <i>Jean-Pierre Cotten</i> et <i>Patrice Vermeren</i>	211
Postface par <i>Eric Fauquet</i>	223
Sommaire.....	229

Si Cousin est bien, comme on a voulu ainsi en soutenir l'hypothèse, *homo theologico-politicus*, le contemporain capital d'un moment de l'histoire de la république des lettres plus spinoziste, plus philologique et théologique, que positiviste ou matérialiste, c'est alors précisément qu'il fallait ce concours de volontés.

Aussi la philologie « éloquente » de Cousin helléniste est-elle aux antipodes du postulat de « non-compréhension » au départ de l'herméneutique de Schleiermacher... et son modèle éclectique de description de l'histoire intellectuelle de la Grèce se trouvera-t-il être prégnant en France jusqu'à la fin du XIX^e siècle. C'est pourquoi aussi sans doute le projet en apparence philologique de restitution des *Pensées* de Pascal n'a pas produit d'abord autre chose que l'exaspération de la figure voltairienne d'un Pascal « sceptique », faire-valoir, dans l'ordre de l'histoire des idées, de notre Descartes « national ». Mieux encore, sans doute faudra-t-il, comme le montre sur un exemple Jean-Pierre Cotten, ne plus même parler de philosophèmes cousiniens (qui constitueraient son éclectisme), mais de moments successifs de la « politique de la philosophie » de Cousin. Quels qu'aient été ces moments, des constantes il est vrai demeurent dans les éclairantes oppositions que Cousin a suscitées, à la périphérie de sa position dominante. De la part des héritiers des *idéologues*, demi-*spiritualistes* globistes, et ensuite socialistes, ou à l'opposé, de la part de catholiques de bonne obédience. Une autre opposition, qui ne l'emporta jamais non plus du vivant de Cousin, aurait pu sembler tout autant promise à un bel avenir : celle de l'économie politique — comme le montre, en politologue, Corinne Delmas —, alors que de fait, elle se verra, à peine consacrée dans les Facultés de Droit, contestée par la domination plus large de la postérité de Durkheim ; il apparaît, en tout cas, que des

cousiniens (Barthélemy Saint-Hilaire, Janet) nourrissent de philosophie Sciences-po... Et que dire, enfin, de cette conséquence de la programmation, par Cousin, de la hiérarchisation des disciplines dans le cursus de l'enseignement secondaire : l'importance donnée à l'histoire « littéraire », particulièrement à celle du XVII^e siècle, dont Philippe Régnier met en lumière les raisons, et le non-dit ?³

Dès lors n'apparaît-il pas clairement, on peut l'espérer, qu'il fallait et qu'il faudra encore étudier comment l'éclectisme — et l'organisation cousinienne, programmes, cursus, concours — ont nourri, non seulement l'institution scolaire et universitaire, mais aussi la philosophie universitaire française ?

Éric Fauquet

³ On confirmait Molière et Bossuet, Pascal et Descartes, Voltaire et Montesquieu, *classiques* français au nouvel usage des *dissertations*, en lieu et place des *discours* latins. Voir sur ce point E. Fauquet, « Des rapports entre l'étude de la rhétorique et les études latines au XIX^e siècle », *La Réception du latin du début du XIX^e siècle à nos jours*, Presses Univ. d'Angers, 1996, pp. 143-148. Cf. aussi Ph. Régnier, « L'institution et son en-dehors. La critique littéraire des saint-simoniens », *Philologiques I*, M. Espagne, M. Werner dir., Éditions de la Maison des Sciences de l'Homme, 1990, pp. 211-237.

Cousin homo *theologico-politicus*

On connaît l'anecdote de la première, et dernière, rencontre, au Jardin du Luxembourg, de Saint-Simon et de Cousin, escorté de Jouffroy. Saint-Simon le prend par un bouton de son habit : « Savez-vous, mon cher Cousin, que je suis un second Jésus-Christ ? — Parbleu, je le crois bien ; et moi aussi. » Sur ce ton et de cet air de sérieux imperturbables que pouvait prendre entre tous les tons et tous les airs ce grand professeur, ce « mime bergamasque » (disait Lamartine), faisant mentir l'apophtegme qui dit que deux augures ne peuvent se regarder sans rire¹.

Le père de Lubac commence par ces mots *La postérité spirituelle de Joachim de Flore. De Saint-Simon à nos jours* :

Le prophétisme hégélien était, si l'on peut dire, un prophétisme *cum eventu*, puisque le règne de l'Esprit se trouvait réalisé, au moins en principe, dans le système hégélien [...] un jeune Français, destiné comme Hegel à faire, sur un mode mineur, une carrière de pontife, allait donner à ses compatriotes, à la suite d'un bref séjour dans les universités allemandes, un homologue édulcoré du système. Dès la première leçon de son *Introduction à l'histoire de la philosophie* (le cours de 1828), Victor Cousin résume la pensée du maître prestigieux dans des termes aussitôt accessibles à tout étudiant moyen : au cours

¹ Anecdote tardivement rapportée par Tissot, le biographe de Jouffroy, en 1876, citée par H. Gouhier, *La jeunesse d'A. Comte*, tome III, 1941.

d'une longue enfance, l'esprit humain perçoit d'abord la vérité « sous le demi-jour mystérieux des images » (traduisons, en l'espèce : de la révélation chrétienne) ; puis, le temps venu, la philosophie vient « éclairer et féconder la foi, et l'élever doucement du demi-jour du symbole à la grande lumière » ; la lettre des Écritures chrétiennes n'est pas fausse ; on peut même affirmer qu'elle contient toute vérité, mais cette vérité reste encore enveloppée de symboles. Il revient au philosophe de la dégager de ses enveloppes².

Resterait à savoir, objecte le père de Lubac, si le concept suffit à l'homme pour pénétrer le mystère. Objection qui n'effleurera jamais Cousin lequel, herméneute laïque comme ensuite Renan, s'était fait aussi des « prières à sa façon », qu'il offrit un jour de montrer à Dubois, le fondateur du *Globe*.

Cousin « *homo theologico-politicus* » : faut-il l'entendre comme catégorie d'histoire sociologisante ? de même que cet « *homo sociologicus* » que le chartiste Augustin Cochin, retournant Durkheim contre les ancêtres des durkheimiens, appliquait efficacement à l'homme jacobin, au *discours* duquel s'est intéressé ensuite Lucien Jaume ? Il s'agirait alors d'un de ces grands mandarins dont l'âge est intermédiaire entre l'Ancien Régime et le monde industriel. Faut-il l'entendre plutôt comme en consonance rhétorique, et herméneutique, avec une *épistémé* qui existe surtout entre Spinoza et son *Tractatus theologico-politicus*, et l'avènement d'une république plus radicale-socialiste que spiritualiste ?

*

* *

² H. de Lubac, *La postérité spirituelle de Joachim de Flore*, 1981, tome II, p. 7. Le père de Lubac poursuit : comme pour l'abbé de Flore seront bientôt « *desnudata* », à l'arrivée de l'ère de l'Esprit, les « *divinae paginae sacramenta* » et les « *Novi Testamenti sacramenta* ».

Les résultats d'une telle enquête, ou d'une telle exégèse, ne doivent pas prétendre à la nouveauté. Ils seront d'autant plus assurés qu'on pourra vérifier qu'ils ne sont pas trop différents, par exemple, *mutatis mutandis*, de ce que pouvait écrire en 1898 Émile Faguet :

[Cousin] qui eut ses petites bornes, qu'on aurait le plus grand tort, pour autant, de considérer comme un petit esprit, a cru que la philosophie, telle qu'elle existait de son temps, telle qu'elle avait été, pour ainsi dire, installée par Royer-Collard, sans entrer en lutte avec les religions constituées et en les laissant vivre et peut-être mourir, pouvait être, elle-même, un pouvoir spirituel, grouper la nation autour de cinq ou six idées salutaires, généreuses, bien ordonnées et formant système, devenir elle-même une véritable religion qui aurait pour elle l'avenir. [...] Prenant la philosophie à ce point de vue, il sentit naturellement le besoin de la discipliner comme une religion naissante et de l'arrêter dans certains dogmes fixes et inébranlables, et de lui donner un sacerdoce et un clergé. Il se fit lui-même concile, et ne laissa pas de se donner des airs de souverain pontife. Une religion qui serait la philosophie universitaire de 1830 et un clergé qui serait l'Université de France, tel fut son rêve, qui n'était pas plus ridicule que bien d'autres, et auquel il a sacrifié la gloire d'être le penseur original, libre, varié et renouvelé qu'il pouvait être, s'enfermant lui-même dans le dogme une fois arrêté où les autres se plaignaient qu'il les emprisonnât.³

La plus récente monographie, *Victor Cousin ou le jeu de la philosophie et de l'État*, de Patrice Vermeren, en dit-elle plus ? « Avec Victor Cousin commence l'histoire contemporaine des rapports tumultueux de la philosophie et de l'État. Celle-ci ne

³ Émile Faguet, *Politiques et moralistes du XIX^e siècle*, deuxième série, Avant-propos, p. VIII-IX. « Victor Cousin », p. 229-280.

repose en réalité sur aucun désaccord⁴. » Il ne s'agit pas non plus de prétendre tracer « l'évolution de Victor Cousin » (mieux vaudrait dire les évolutions, et la place manquerait) ; mais seulement d'indiquer quelques philosophèmes en débat, à l'occasion desquels pourrait s'éclairer cet objet, Victor Cousin.

Ces quelques philosophèmes, donnons-nous la permission d'en faire le compte, à la fin du siècle, avec la *Grande Encyclopédie* (au reste fort positiviste), de Berthelot, article Cousin⁵ :

1° La conscience aperçoit directement l'absolu (contre les Écossais). Lemme : « rester dans la conscience, au centre », comme « méthode psychologique », la seule à suivre, ou à tout le moins à privilégier sur la méthode « historique ».

2° Il existe une « raison impersonnelle » (permet de réfuter le criticisme kantien, perçu comme un scepticisme qui restreint la raison dans les bornes d'une sensibilité).

3° Les rapports de la philosophie et de la religion (on l'a vu déjà) se comprennent comme la première « élevant doucement la seconde du demi-jour du symbole à la pleine lumière de la pensée pure. »

4° Une apologie, d'apparence hégélienne,⁶ « fataliste » disait-on, du succès (dans le Cours de 1828) qui lui tint ensuite à la peau comme la tunique de Nessus ; conséquence matérialiste

⁴ P. Vermeren, *Victor Cousin. Le jeu de la philosophie et de l'État*, quatrième de couverture. P. Vermeren, il est vrai, ajoute, curieusement : « La vérité politique de la philosophie, qui est devenue l'affaire de l'État, est que l'État moderne est effectivement impossible. »

⁵ Cf. aussi mon article « Cousin » dans le tome 9, *Les Sciences religieuses*, du *Dictionnaire du monde religieux dans la France contemporaine*, Fr. Laplanche dir., Beauchesne, 1996.

⁶ Si Cousin soutient que la « méthode historique » confirme les résultats qu'obtient la « méthode psychologique », et inversement, il n'admettra jamais que le rationnel soit réel et le réel rationnel.

infâme de son panthéisme supposé un moment avoué, et toujours traqué, par l'orthodoxie, dans toutes ses fantaisies hérétiques : « Comment peut-on concevoir cela ? Le Père ne peut subsister un moment sans se connaître, et, se connaissant, il produit son fils », note *l'Univers*, le 2 mai 1844. Nous reconnaissons là, pour notre part, une dialectique de l'un et du multiple, laquelle est au fondement de toute problématique panthéiste.

Prenons la théorie de la Raison impersonnelle (le 2°). Bouillier se chargera de la développer à propos de Descartes et de ce qu'il a appelé la « révolution cartésienne » ; mais il a pu être montré récemment⁷ qu'elle trouvait son occasion et sa source avec le mythe de la réminiscence tel que dans l'Argument du *Phédon* confectionné par Cousin, après la lecture de l'édition de Schleiermacher. Sans doute sur cette base peut-on mieux comprendre la construction cousinienne d'un Descartes philosophe français « spiritualiste » et non pas « idéaliste », ce qui aurait eu l'inconvénient d'en faire l'origine du panthéisme du « juif » Spinoza. Et « le type réel du spiritualisme se trouve dans la doctrine de Leibnitz, qui a pour principe la notion de force », écrit Cousin sans voir qu'il écarte dans Maine de Biran ce qui permettrait de concevoir, non pas seulement, comme lui-même le fait, une « psychologie » cartésienne, un Descartes « volontariste », mais précisément l'acceptation du principe ontologique du *cogito* — d'où résulterait aussi le matérialisme des spinozistes ? à l'en croire ; Cousin pense au reste échapper à cette conséquence en distinguant le panthéisme athée de Diderot, Helvétius, La Mettrie, d'Holbach, et celui de Spinoza lui-même,

⁷ G. Tcha, *Victor Cousin éditeur et interprète de Maine de Biran*, thèse de Paris I, Atelier de reproduction des thèses de Lille III, 1994, p. 228 sqq.

qui serait plutôt, pour sa part, « un théisme excessif qui écrase⁸... »

Mais on passe alors à la dénégation, après 1830, par Cousin de son glissement du second — il existe une « raison impersonnelle » — au quatrième — le « fatalisme » — de nos quatre philosophèmes ci-dessus : « Le Dieu de Malebranche n'est pas celui de Spinoza, c'est le Dieu, de Descartes, de saint Augustin et de Platon⁹ », et il ne faut pas « gâter » Descartes comme l'a fait Spinoza par la kabbale et la tradition juive « hétérodoxe ».

*

* *

Sans développer plus avant cela qui mériterait pourtant de l'être, factuellement, ce n'est pas un hasard si, dans le dernier jury d'agrégation auquel il a été donné à Cousin de participer, au temps de l'Ordre moral, il se retrouve aux côtés d'un abbé Noirot. Il ne faut pas voir là (comme P. Vermeren, qui suit les rédacteurs de *La Liberté de penser*) le signe d'une déchéance. Ce recul tactique, résultat du rapport de forces qui a changé, n'est même pas une compromission. Quand Bouillier avait été menacé, sous la monarchie de Juillet, dans sa chaire à Lyon par les catholiques du « parti jésuite », Cousin lui écrivait de s'entendre bien avec cet abbé Noirot, figure respectée de l'enseignement philosophique dans cette ville, avec ses amis catholiques libéraux Laprade, Blanc Saint-Bonnet ; et il s'enquérât s'ils avaient bien reçu son Pascal à usage anti-janséniste et anti-jésuite à la fois.

⁸ *Histoire générale de la philosophie*, huitième édition, p. 443.

⁹ *Ibid.*, p. 456.

Cousin avait colligé un *Livre d'instruction religieuse* à l'usage des écoles primaires catholiques élémentaires et supérieures, des écoles normales et des commissions d'examen (1834), qu'il dut évidemment retirer. En 1848, Hatzfeld et Waddington, sous sa direction, en préparaient un autre encore pour l'enseignement secondaire. Malgré Ozanam, qui démarche pour lui en 1842 auprès de Barolo professeur au Collège de la propagande à Rome, son *Histoire générale de la philosophie* est mise à l'index en 1845. Toujours soucieux d'obtenir un *nihil obstat* pour son œuvre ou du moins pour un livre emblématique, sans jamais pleinement se rétracter, il envoie à Pie IX la nouvelle édition de ses anciens cours de philosophie, il retouche *Du Vrai, du Beau et du Bien* : avec les péripéties qui ont été narrées par Barthélémy-Saint-Hilaire son biographe, et qu'a terminées l'ordre donné par le pape à la Congrégation de l'Index de surseoir à la publication de son jugement de condamnation... Il n'entendit pas non plus suffisamment ce conseil, charitable, et courtois, donné par Lacordaire, de Sorrèze, le 12 septembre 1857 : « l'Index a frappé Galilée, Descartes, Malebranche, et jamais l'Église n'a méconnu leurs mérites, ni leur gloire, pas plus que le Monde. »

Le mythe et l'image expriment la vérité : Platon a été redonné au romantisme français par Cousin. Peut-être plus encore qu'il n'a été donné aux Allemands par Schleiermacher (sans oublier Moses Mendelssohn qui doit sa première notoriété à son *Phédon*). Si, dans son Avertissement à *La Mort de Socrate* (1825), Lamartine avait salué « l'admirable traduction de Platon par M. Cousin », Stendhal rétorque, dans sa seconde édition de *Racine et Shakespeare* :

Platon, âme passionnée, poète sublime, poète entraînant, écrivain de premier ordre et raisonneur puéril. Voyez dans la traduction de

M. Cousin les drôles de raisonnements que fait Socrate (entre autres, page 169, tome premier).

Et que penser de ces pages où Ozanam, s'emparant de Dante après Fauriel, montre, dans sa thèse (*Essai sur la philosophie de Dante*, remaniée en *Dante et la philosophie catholique au XIII^e siècle*) comment Dante concilie en lui le platonisme et l'aristotélisme, le mysticisme et le rationalisme, saint Bonaventure et saint Thomas ; bref, « un éclectique chrétien » ? L'auteur d'un « Ozanam historien » à l'occasion du centenaire d'Ozanam écrit : « l'expression n'était-elle pas d'actualité, et une innocente politesse à l'égard de Cousin ?¹⁰ »

*

* *

Dans un tel système de pouvoir spirituel, le texte que l'on commente et qui sert, peut changer. Au milieu du XIX^e siècle, la philosophie politique substitue Aristote à Platon comme objet privilégié : comme l'écrit P. Vermeren, « la référence à Platon est usée et surdéterminée » par l'usage « sauvage » qu'en ont fait les socialistes humanitaires et autres communistes. « La question philosophique n'est plus de jouer l'idéalisme platonicien contre le matérialisme du XVIII^e siècle, mais de se démarquer de la métaphysique allemande et de son panthéisme supposé mener à l'athéisme et à la révolution¹¹. »

¹⁰ Édouard Jordan, dans Ozanam, *Livre du Centenaire*, Beauchesne, 1913, p. 191.

¹¹ P. Vermeren, *op. cit.*, p. 320. Je suis Patrice Vermeren pour ma démonstration.

En 1848, Barthélemy-Saint-Hilaire publie, outre une seconde édition de sa traduction de la *Politique*, un opuscule de philosophie populaire, *De la vraie démocratie*. Prenons donc Aristote. Aristote, c'est-à-dire pour Cousin Barthélemy-Saint-Hilaire, depuis 1834 et continûment (en 1840 il est le chef de cabinet de Cousin ministre) : démissionnaire du Collège de France en 1852 par refus de serment, n'officiant plus qu'au *Journal des Savants* et à l'Académie des Sciences morales (il rapporte, en 1853, sur le concours sur la philosophie morale et politique de Platon et d'Aristote, qui prime Paul Janet), légataire universel de Cousin (avec Mignet) en 1867, en 1869 il est député à nouveau, secrétaire général de Thiers en 1870 et ministre des Affaires étrangères de Jules Ferry à soixante-quinze ans ; biographe de Cousin ensuite. Comme Cousin l'avait fait pour sa traduction de Platon, Barthélemy-Saint-Hilaire sépare, à propos de sa traduction de la *Politique* d'Aristote, le « vrai » de « l'erreur ».¹² Le critérium, il le trouve dans cette « dissertation philosophique » qu'est la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen. En effet, la politique, relevant de la morale, est d'essence philosophique. La méthode rationnelle est donc préférable, même si elle peut conduire à l'égarement dans l'utopie : Platon a bien vu que la seule base était la justice. L'aristocratie du *pouvoir spirituel* (et non l'oligarchie vulgaire d'un Montesquieu) s'ensuit, sauf à écarter l'inconséquence de la communauté des biens, des femmes et des enfants... Mais Aristote s'appuie, à l'opposé de son maître Platon, sur la méthode « historique » (qui peut certes conduire à l'apologie de

¹² *Politique* d'Aristote, trad. Barthélemy-Saint-Hilaire, Ladrangé 1837, 2^e éd. 1848, 3^e éd. 1874. Autres, au XIX^e siècle : Champagne, Préface à la *Politique* d'Aristote 1797, rééd. 1843 ; Aristote, *Politique*, traduction de Ch. Millon, 1803 ; *La Morale et la politique d'Aristote*, trad. F. Thurot, 1863.

l'injustifiable, de l'esclavage), laquelle, s'appuyant légitimement sur l'analyse, et sur sa théorie de la sociabilité, invente l'économie politique, la typologie des révolutions, la théorie de l'équilibre des trois pouvoirs, et celle de la classe moyenne.

Cette même alliance, cousinienne, de la méthode « rationnelle » et de la méthode historique explique sans doute la présence de Paul Janet (comme Barthélemy-Saint-Hilaire, disciple et futur biographe de Cousin, en 1893) comme figure du philosophe parmi les fondateurs de l'École libre des Sciences politiques, ce pilier de nos républiques depuis 1871 : « L'effet le plus considérable d'un semblable enseignement » n'étant pas, selon Guizot, « de former des hommes d'État, mais de créer autour d'eux un groupe de libres et utiles collaborateurs [...] Bourgeois et peuple passent leur vie à échanger des lieux communs conservateurs contre des lieux communs révolutionnaires, et cela à une distance infinie de la politique positive, éclairée et sérieuse... » De là à former « deux ou trois mille esprits pourvus de connaissances politiques, ayant un titre pour se faire écouter et des arguments... »

Paul Janet, en disciple de Cousin, dans la Préface de son *Histoire de la philosophie politique dans ses rapports avec la morale* (1853), combattait la réduction de la politique à une science empirique. En 1872, réédité, l'ouvrage s'intitule *Histoire de la science politique dans ses rapports avec la morale*, mais la Préface demeure. La même année, Boutmy, le fondateur de « Sciences-Po », lui écrit : « Nous entendons bien laisser au professeur sa liberté d'interprétation et de commentaires, il pourra philosopher si telle est son envie. Il n'en importe pas moins de la garder, par un cadre historique, contre l'abus facile des généralités oratoires et de ne laisser aucun doute au public sur le tour positif et la solidité de l'enseignement nouveau. » Janet, lui,

en plein âge « positiviste », écrit, dans l'Introduction de la troisième édition de son ouvrage, en 1887 : « L'histoire même de la science politique n'est pas autre chose que [...] l'histoire de la raison intervenant de plus en plus, à travers les siècles, dans les choses sociales et politiques [...] La société de 89 est en train de faire sa tradition, ses coutumes, ses précédents ; elle devient elle-même de l'histoire... »

*

* *

Resterait à voir si l'idéal régulateur de la confirmation l'une par l'autre des histoires pragmatiques du droit, de la philosophie et des idées, et de la philosophie rationnelle, cousinienne en France, s'est perpétué, ou si, plutôt, ne se justifiera pas bientôt, fût-ce même à Sciences-Po ou dans les Facultés, la crainte d'Hannah Arendt que, la mentalité fabricante ayant envahi aussi le politique, ne manque l'espace public pour la « mentalité élargie » du philosophe toujours à la recherche du Vrai, du Beau, du Bien ?

Même s'il demeure que, plutôt que Saint-Simon ou Proudhon, mieux qu'Auguste Comte, Cousin, son éclectisme, l'alliance qu'il institue entre « philosophie générale » et histoire de la philosophie, est la figure fondatrice de la philosophie universitaire française, discipline architectonique en lieu et place de la désuète théologie.

Éric Fauquet